

457

André Gide ou les cinq tentations du protestantisme

Pour la deuxième des conférences des Amis de la Pensée protestante, placée également sous les auspices du Centre protestant d'études, on avait fait appel à M. le professeur Pierre Chazel, de Montpellier, et l'on n'a pu que s'en féliciter. Son remarquable exposé, fait hier soir aux Amis de l'Instruction, est une étude très fouillée et d'une rare densité de pensée, dont, malheureusement, on ne peut rendre compte que fort incomplètement.

M. Chazel ne se propose pas de faire le procès du protestantisme, dont Gide ne peut évidemment passer pour un authentique représentant.

Le protestantisme, d'autre part, n'a pas honte d'avouer ses tentations. C'est même là une excellente hygiène, que l'Eglise gagnerait à pratiquer plus souvent. Les protestants se savent pécheurs et n'ignorent pas que la Réforme est toujours à faire. Au lieu de faire monter Gide sur un bûcher, ils ne peuvent que tirer profit de son témoignage.

Ces tentations, M. Chazel va donc les analyser.

C'est d'abord la ferveur religieuse, le climat mystique de l'adolescent nourri de la Bible, et accompagné d'une austérité presque ascétique. Mais l'Autre, le démon, le tentateur, n'est pas loin, et s'entend à faire de cette ferveur une nostalgie du paradis perdu. L'austérité puritaine qui confond la sainteté et la contrainte, aboutit à l'échec. En effet, on rencontre ici le moralisme dans ce qu'il a de plus dangereux, parce qu'il remplace la foi perdue. Mais Gide se dédouble et va aussitôt combattre ce moralisme qu'il a incarné par son immoralisme. Mécréant, il essaye néanmoins d'acclimater son allégresse dans son paradis perdu en découvrant un Christ immoraliste, hostile aux refoulements et qui enseigne la liberté par la joie.

Rien de plus saisissant que le « Journal » de Gide, dans lequel, avec son exigence morale toujours en alerte, il se regarde vivre, se juge, non avec la complaisance indulgente d'un Rousseau, mais avec la lucidité d'un Benjamin Constant.

Ce goût pour l'introspection, qui souvent aboutit à l'impossibilité de choisir et d'agir, est, elle aussi, une tentation du protestantisme. Elle finit par conduire au non-conformisme du rebelle qui se cabre devant toutes choses, refuse d'accepter n'importe quelle tradition. A certains égards, devant les totalitarismes d'aujourd'hui, le non conformisme de Gide pourrait être une ligne de défense. Mais ce grand nomade qu'il fut a fini par se détacher du bien et du mal, voire de soi-même. N'est-ce pas là encore une tentation, la déviation d'un sain non-conformisme protestant glissant à une rupture perpétuelle avec tout et tous ?

Gide restera donc sans disciples. Comment en aurait-il, lui qui a regimbé contre toutes les disciplines ? Un conformisme gidien serait absurde. Mais n'y a-t-il pas là une grande et noble leçon que nous laisse Gide, lorsqu'il rappelle que nous avons seuls charge de notre âme et que l'homme n'a de valeur que par les tentations qu'il surmonte ?

Écoulée avec une attention soutenue, cette conférence magistrale, qu'on espère relire, avait été introduite par M. le pasteur Alfred Werner, qui se fit l'interprète d'un nombreux public genevois pour dire à notre hôte sa vive reconnaissance.

E. M.

1950